



Librio

Jack London

L'APPEL DE LA FORÊT

L'APPEL DE LA FORÊT

D'autres classiques à étudier avec nos dossiers Libro +

- Une saison en enfer*, suivi de *Les Illuminations*, Libro n° 1258
Le Livre de la Jungle, Libro n° 1257
Les Cahiers de Douai, Libro n° 1229
Pauca meæ, Libro n° 1169
La Parure, Libro n° 1104
Bérénice, Libro n° 1072
La Princesse de Montpensier, Libro n° 1040
Le Livre des merveilles du monde, Libro n° 727
Peter Pan, Libro n° 591
L'Iliade, Libro n° 587
Fées, sorcières, diablesses (anthologie), Libro n° 544
Le Tartuffe, Libro n° 476
Andromaque, Libro n° 469
Britannicus, Libro n° 390
Aladdin ou la Lampe merveilleuse, Libro n° 191
L'Ingénu, Libro n° 180
Pierre et Jean, Libro n° 151
Cyrano de Bergerac, Libro n° 116
La Genèse, Libro n° 90
Zadig ou la Destinée, Libro n° 77
Un cœur simple, Libro n° 45
La Mort d'Olivier Bécaille, Libro n° 42
Candide ou l'Optimisme, Libro n° 31
Œdipe Roi, Libro n° 30
Boule de suif, Libro n° 27

Jack London

L'APPEL DE LA FORÊT

Traduit de l'anglais
par Raymonde de Galard

Librio
[TEXTE INTÉGRAL]

Titre original: *The Call of the Wild*, 1903

Couverture de Francesco Bongiorno © Éditions J'ai lu

© E.J.L 2019, pour le supplément pédagogique

EAN 9782290213667

SOMMAIRE

L'Appel de la forêt

1 – La loi primitive	11
2 – La loi du bâton et de la dent	25
3 – Buck prend le commandement	51
4 – Les fatigues du harnais et de la route	62
5 – Amitié	78
6 – L'appel résonne	95
Dossier Libro +	113
Lexique	133

L'antique instinct nomade surgit,
Se ruant contre la chaîne de l'habitude ;
Et de son brumeux sommeil séculaire*
S'élève le cri de la race.*

* Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le lexique situé en fin d'ouvrage.

1.

LA LOI PRIMITIVE*

Buck ne lisait pas les journaux et était loin de savoir ce qui se tramait* vers la fin de 1897, non seulement contre lui, mais contre tous ses congénères*. En effet, dans toute la région qui s'étend du détroit de Puget à la baie* de San Diego on traquait les grands chiens à longs poils, aussi habiles à se tirer d'affaire dans l'eau que sur la terre ferme...

Les hommes, en creusant la terre obscure, y avaient trouvé un métal jaune, enfoncé dans le sol glacé des régions arctiques, et les compagnies de transport ayant répandu la nouvelle à grand renfort de réclame*, les gens se ruaient en foule vers le nord. Et il leur fallait des chiens, de ces grands chiens robustes aux muscles forts pour travailler et à l'épaisse fourrure pour se protéger contre le froid.

Buck habitait cette belle demeure, située dans la vallée ensoleillée de Santa Clara, qu'on appelle le « domaine du juge Miller ».

De la route, on distingue à peine l'habitation à demi cachée par les grands arbres, qui laissent entrevoir la large et fraîche véranda*, régnant sur les quatre faces de la maison. Des allées soigneusement sablées mènent au perron, sous l'ombre tremblante des hauts peupliers, parmi les vertes pelouses. Un jardin

immense et fleuri entoure la villa, puis ce sont les communs* imposants*, écuries spacieuses, où s'agitent une douzaine de grooms* et de valets bavards, cottages* couverts de plantes grimpanes, pour les jardiniers et leurs aides ; enfin l'interminable rangée des serres, treilles* et espaliers*, suivis de vergers* plantureux*, de gras pâturages*, de champs fertiles* et de ruisseaux jaseurs*.

Le monarque* absolu de ce beau royaume était, depuis quatre ans, le chien Buck, magnifique animal dont le poids et la majesté* tenaient du gigantesque terre-neuve Elno, son père, tandis que sa mère Sheps, fine chienne colley de pure race écossaise, lui avait donné la beauté des formes et l'intelligence humaine de son regard. L'autorité de Buck était indiscutée. Il régnait sans conteste non seulement sur la tourbe* insignifiante des chiens d'écurie, sur le carlin japonais Toots, sur le mexicain Isabel, étrange créature sans poil dont l'aspect prêtait à rire, mais encore sur tous les habitants du même lieu que lui. Majestueux et doux, il était le compagnon inséparable du juge, qu'il suivait dans toutes ses promenades, il s'allongeait d'habitude aux pieds de son maître, dans la bibliothèque, le nez sur ses pattes de devant, clignant des yeux vers le feu, et ne marquant que par un imperceptible* mouvement des sourcils l'intérêt qu'il prenait à tout ce qui se passait autour de lui. Mais apercevait-il au-dehors les fils aînés du juge, prêts à se mettre en selle, il se levait d'un air digne et daignait* les escorter ; de même, quand les jeunes gens prenaient leur bain matinal dans le grand réservoir cimenté du jardin, Buck considérait de son devoir d'être de la fête. Il ne manquait pas non plus

d'accompagner les jeunes filles dans leurs promenades à pied ou en voiture ; et parfois on le voyait sur les pelouses, portant sur son dos les petits-enfants du juge, les roulant sur le gazon et faisant mine de les dévorer, de ses deux rangées de dents étincelantes. Les petits l'adoraient, tout en le craignant un peu, car Buck exerçait sur eux une surveillance sévère et ne permettait aucun écart à la règle. D'ailleurs, ils n'étaient pas seuls à le redouter, le sentiment de sa propre importance et le respect universel qui l'entourait investissant* le bel animal d'une dignité* vraiment royale.

Depuis quatre ans, Buck menait l'existence d'un aristocrate* blasé*, parfaitement satisfait de soi-même et des autres, peut-être légèrement enclin à l'égoïsme, ainsi que le sont trop souvent les grands de ce monde. Mais son activité incessante*, la chasse, la pêche, le sport, et surtout sa passion héréditaire* pour l'eau fraîche le gardaient de tout alourdissement* et de la moindre déchéance* physique : il était, en vérité, le plus admirable spécimen de sa race qu'on pût voir. Sa vaste poitrine, ses flancs évidés sous l'épaisse et soyeuse* fourrure, ses pattes droites et formidables*, son large front étoilé de blanc, son regard franc, calme et attentif, le faisaient admirer de tous.

Telle était la situation du chien Buck, lorsque la découverte des mines d'or du Klondike attira vers le nord des milliers d'aventuriers. Tout manquait dans ces régions neuves et désolées ; et pour assurer la subsistance* et la vie même des émigrants*, on dut avoir recours aux traîneaux attelés de chiens, seuls animaux de trait capables de supporter une température arctique.

Buck semblait créé pour jouer un rôle dans les solitudes glacées de l'Alaska ; et c'est précisément ce qui advint, grâce à la trahison d'un aide-jardinier. Le misérable Manoël avait pour la loterie chinoise* une passion effrénée ; et ses gages* étant à peine suffisants pour assurer l'existence de sa femme et de ses enfants, il ne recula pas devant un crime pour se procurer les moyens de satisfaire son vice*.

Un soir que le juge présidait une réunion et que ses fils étaient absorbés par le règlement d'un nouveau club athlétique, le traître Manoël appelle doucement Buck, qui le suit sans défiance*, convaincu qu'il s'agit d'une simple promenade à la brune*. Tous deux traversent sans encombre* la propriété, gagnent la grande route et arrivent tranquillement à la petite gare de College Park. Là, un homme inconnu place dans la main de Manoël quelques pièces d'or, tout en lui reprochant d'amener l'animal en liberté. Aussitôt Manoël jette au cou de Buck une corde assez forte pour l'étrangler en cas de résistance. Buck supporte cet affront avec calme et dignité ; bien que ce procédé* inusité* le surprenne, il a, par habitude, confiance en tous les gens de la maison, et sait que les hommes possèdent une sagesse supérieure même à la sienne. Toutefois, quand l'étranger fait mine de prendre la corde, Buck manifeste par un profond grondement le déplaisir qu'il éprouve. Aussitôt la corde se resserre, lui meurtrissant* cruellement la gorge et lui coupant la respiration. Indigné, Buck se jette sur l'homme ; alors celui-ci donne un tour de poignet vigoureux* : la corde se resserre encore ; furieux, surpris, la langue pendante, la poitrine convulsée*, Buck se tord, impuissant, ressentant plus vivement l'outrage* inattendu

que l'atroce douleur physique ; ses beaux yeux se couvrent d'un nuage, deviennent vitreux*... et c'est à demi mort qu'il est brutalement jeté dans un fourgon à bagages* par les deux complices.

Quand Buck revint à lui, tremblant de douleur et de rage, il comprit qu'il était emporté par un train, car ses fréquentes excursions avec le juge lui avaient appris à connaître ce mode de locomotion*.

Ses yeux, en s'ouvrant, exprimèrent la colère et l'indignation* d'un monarque trahi. Soudain, il aperçoit à ses côtés l'homme auquel Manoël l'a livré. Bondir sur lui, ivre de rage, est l'affaire d'un instant ; mais déjà la corde se resserre et l'étrangle... pas sitôt pourtant que les mâchoires puissantes du molosse n'aient eu le temps de se refermer sur la main brutale, la broyant jusqu'à l'os...

Un homme d'équipe accourt au bruit :

– Cette brute a des attaques d'épilepsie*, fait le voleur, dissimulant sa main ensanglantée sous sa veste. On l'emmène à San Francisco, histoire de le faire traiter par un fameux* vétérinaire. Ça vaut de l'argent, un animal comme ça... son maître y tient...

L'homme d'équipe se retire, satisfait de l'explication.

Mais quand on arrive à San Francisco, les habits du voleur sont en lambeaux, son pantalon pend déchiré à partir du genou, et le mouchoir qui enveloppe sa main est teint d'une pourpre* sombre. Le voyage, évidemment, a été mouvementé.

Il traîne Buck à demi mort jusqu'à une taverne louche* du bord de l'eau, et là, tout en examinant ses blessures, il ouvre son cœur au cabaretier*.

– Sacré animal!... En voilà un enragé!... grommelle-t-il en avalant une copieuse rasade* de gin*; cinquante dollars pour cette besogne*-là!... Par ma foi, je ne recommencerais pas pour mille!

– Cinquante? fait le patron. Et combien l'autre a-t-il touché?

– Hum!... il n'a jamais voulu lâcher cette sale bête pour moins de cent... grogne l'homme.

– Cent cinquante?... Pardieu, il les vaut ou je ne suis qu'un imbécile, fait le patron, examinant le chien.

Mais le voleur a défait le bandage grossier* qui entoure sa main blessée.

– Du diable si je n'attrape pas la rage*! s'exclame-t-il avec colère.

– Pas de danger!... C'est la potence* qui t'attend... ricane le patron. Dis donc, il serait peut-être temps de lui enlever son collier...

Étourdi, souffrant cruellement de sa gorge et de sa langue meurtries, à moitié étranglé, Buck voulut faire face à ses tourmenteurs*. Mais la corde eut raison de ses résistances; on réussit enfin à limer le lourd collier de cuivre marqué au nom du juge. Alors les deux hommes lui retirèrent la corde et le jetèrent dans une caisse renforcée de barreaux de fer.

Il y passa une triste nuit, ressassant ses douleurs et ses outrages. Il ne comprenait rien à tout cela. Que lui voulaient ces hommes? Pourquoi le maltraitaient-ils ainsi? Au moindre bruit il dressait les oreilles, croyant voir paraître le juge ou tout au moins un de ses fils. Mais lorsqu'il apercevait la face avinée* du cabaretier, ou les yeux louches de son compagnon